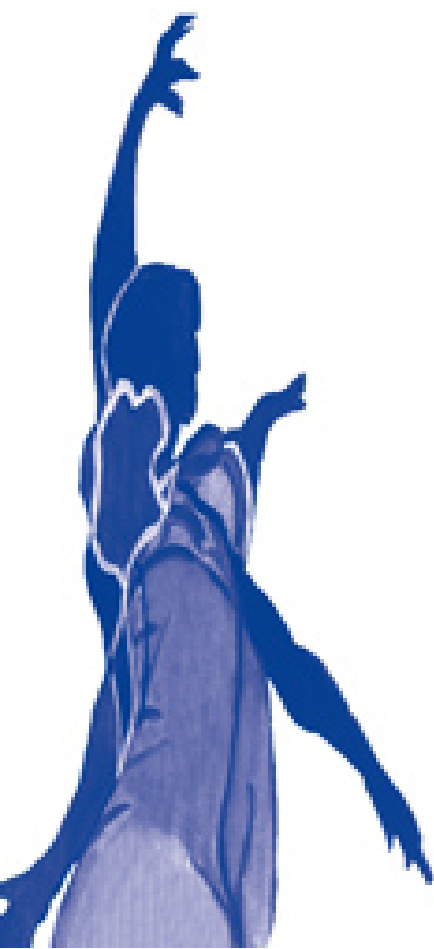


Marie-Christine Lala

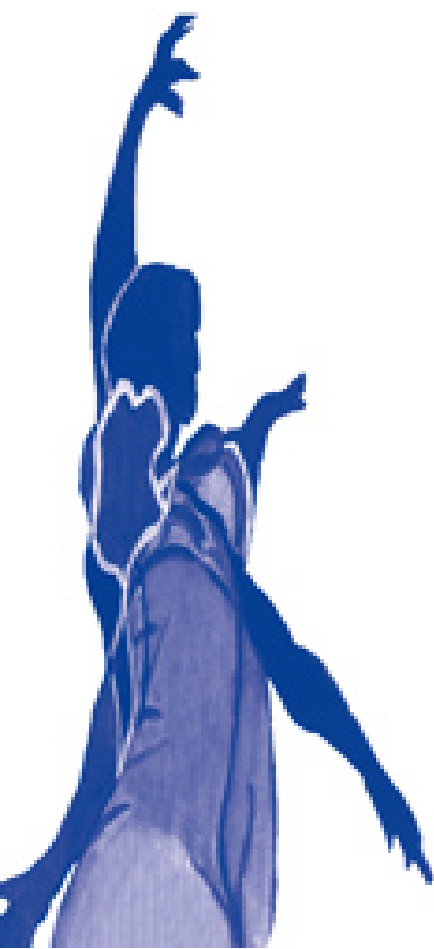
Georges Bataille, Poète du réel



Peter Lang

Marie-Christine Lala

Georges Bataille, Poète du réel



Peter Lang

La fiction du lecteur

Je m'adresse si peu aux malveillants que je demande aux autres *qu'ils me devinent*. Les yeux de l'amitié suffisent seuls à voir assez loin. (VI, 162)

L'image d'écrivain scandaleux a longtemps retardé la lecture de l'œuvre de Georges Bataille, mais la frange des lecteurs s'élargit comme s'estompe le mythe de l'écrivain maudit. Malgré des détracteurs, dont Jean-Paul Sartre ne fut pas le moindre, le texte de Bataille aura persisté jusqu'à nous en attente de son heure à venir. En 1943, l'écrivain existentialiste jette un salut plein d'intelligence et d'esprit dénigreux à celui qu'il nomme «un nouveau mystique».¹ Et d'autres critiques moins glorieux ont parfois relayé ce discours sans éviter l'écueil d'une incompréhension triviale, ni les bas-fonds de la médisance. Parmi les écrivains du siècle dernier, Bataille est en effet l'un de ceux dont la réputation aura trop longtemps différé le déchiffrement de l'œuvre, même s'il est compréhensible qu'un irrésistible mouvement de rejet puisse expulser le lecteur loin d'un texte où se jouent les limites de l'être. D'abord dérobés sous le pseudonyme, les écrits dits *sulfureux* ont contribué à la diffusion de l'œuvre au risque d'une certaine méconnaissance. Il était cependant essentiel de ne pas éluder ce qu'ils présentent à nos yeux – ce qu'ils demandent au regard de soutenir –, puisque, il est vrai, la nature humaine «en entier découle du scandale où elle a le sens de l'horrible» (III, 115). Dans les récits de Bataille, le désordre caché de la part maudite²

1 C'est le titre de l'article que Jean-Paul Sartre (1943, repris dans *Situations I*, 1947, pp. 133–174) consacre à Georges Bataille au sujet de *L'Expérience intérieure*.

2 La notion de «part maudite» doit perdre toute consonance pieuse dans l'esprit du lecteur, puisqu'elle désigne la part non reconnue en l'homme – part réduite au silence.

en l'homme se trouve brusquement exposé dans sa nudité et lentement explicité, dans le ressassement de l'écriture, jusqu'à ses racines les plus intimes. Son achoppement n'aura retardé la lecture que pour mieux réserver la réception ultérieure d'une œuvre fondamentale tout entière adressée à la clarté de la conscience. Ainsi le nimbe de silence qui ne peut cesser de l'accompagner, se distingue-t-il radicalement de toute allusive et nocive mystique noire – le moment étant venu de l'extraire de la gangue de mysticisme dont l'auteur lui-même l'enveloppa. Et, nous voyons à présent le lecteur de Bataille, que personne ne saurait plus enfermer dans le cercle d'un cénacle ou les arcanes d'une secte, acquérir cette sorte de reconnaissance que toute œuvre suscite pour sa pérennité.

De 1970 à 1988, la publication progressive des *Œuvres complètes* en douze tomes aux Editions Gallimard³ a confirmé le caractère impossible à classer de ces écrits, leur aspect fragmentaire et l'apparente absence d'unité de l'œuvre. Parallèlement, la critique a mené un travail d'analyse grâce auquel les diverses facettes du prisme étrange et malaisé de cette œuvre se décomposent et se recomposent pour livrer les multiples aspects de l'auteur. On peut dire que la dialectique du fragment se mesure ici à la totalité de l'œuvre élaborant son aboutissement à partir de l'inachevé. Stigmatiser en Georges Bataille l'écrivain inclassable, c'est saluer en lui la parole excentrée de «l'homme des carrefours» (VIII, 598) qui *veut* l'impossible pour échapper à la fermeture des systèmes et déjouer le reflet des choses. L'un des grands mérites de cette édition est de présenter les écrits dans leur ensemble, même si elle semble abandonner le lecteur à la perplexité face à l'improbable unité d'une œuvre fragmentaire. A travers la diversité des écrits, la cohérence profonde du texte s'élabore depuis la recherche inlassable d'un point de vue d'où s'ordonne l'ensemble.⁴ C'est l'impossible qui offre paradoxalement cette possibilité, quand l'expérience de l'écriture, vécue

La malédiction qui en découle est à comprendre à partir de la valeur athéologique que Bataille attribue au sacré.

3 Nous indiquons entre parenthèses (en chiffres romains) la référence des textes de Bataille qui renvoie le lecteur aux tomes des *Œuvres complètes*.

4 «J'ai tout sacrifié à la recherche d'un point de vue d'où ressorte l'unité de l'esprit humain» (X, 12).

souverainement au cœur de l'expérience intérieure, au plus près de l'œuvre de la mort⁵ dans le langage, délivre simultanément l'accès à la pensée de Bataille et à l'unité de son œuvre. L'impossible bataillien se donne comme une catégorie de pensée inouïe pour nommer l'innommable qu'elle est pourtant vouée à dérober dans le silence, à l'infini. La catégorie de l'impossible joue donc le rôle d'un principe organisateur invisible par où l'œuvre de Georges Bataille se constitue peu à peu à force de répétition, puisque toujours «le pic frappe au même endroit» (V, 356). Elle incarne la figure sans figure de l'absence (la figure du manque) et augure la possibilité d'une figure universelle et vide (rivalisant avec la figure de Dieu), mais capable de rendre manifeste la réalité de relations encore inédites entre l'homme et le monde. L'impossible n'est pas métaphysique: il demeure ancré au plus profond du théâtre intime de l'homme, à l'extrême pointe où se tenir pour énoncer l'appréhension plurielle et toujours renouvelée du monde.

A cet égard, le texte de *L'Impossible* (III, 97–223) dérouté et trouble d'abord fortement le lecteur, avant de lui délivrer dans l'après-coup, comme par miracle, un véritable fil conducteur à travers le labyrinthe de l'œuvre. Ce texte, dont la lecture exige de soutenir la tension de l'écriture dans sa double articulation de fiction et de commentaire, fut composé progressivement en triptyque et édité en 1947 sous le premier titre de *La Haine de la poésie*, puis recomposé et finalement réédité en 1962 sous le titre définitif.⁶ Le témoignage que Philippe Audoin nous a laissé de sa lecture perspicace de Georges Bataille à partir du récit d'*Histoire de rats* rencontre et confirme l'itinéraire que nous voulons ici reconstituer. Dans une «Interview inimaginable»,⁷ il décrit l'état de parfaite porosité où il se trouva plongé après la lecture de ce récit qui l'avait extrêmement agité et il explique comment il se laissa

5 Ces analyses s'appuient sur nos premiers travaux (Lala, 1981, 1985) sur «l'œuvre de la mort» et l'impossible dans l'écriture et la pensée de Bataille.

6 Bataille a choisi de placer en premier le texte poétique de *L'Orestie* (1945) pour l'édition de 1947, alors que pour la deuxième édition, ce sont les deux textes narratifs (*Histoire de rats* et *Dianus*) qui se trouveront placés en début de recueil. Il faut lire le dossier des notes qui accompagnent le manuscrit (III, 509–544).

7 Dans une interview de juillet 1984, Philippe Audoin (1987) témoigne d'une compréhension profonde de la pensée de Georges Bataille.

imprégner, de telle sorte que l'intellection des thèmes fondamentaux de la pensée de Bataille lui fut rendue possible par une appropriation lente et insidieuse. La fiction et le commentaire se relaient dans *L'Impossible*, au fil du texte et en un même livre, pour déplier entre récit et discours une expérience de l'écriture inséparable de «l'outrance du désir et de la mort» (III, 101). D'un côté, on voit la fiction se déployer du langage narratif au langage poétique, faisant de *L'Impossible* un espace d'investigation pour la catégorie de l'impossible, à même la configuration topique du texte⁸ qui semble tracé et délimité comme le terrain pour l'ethnologue. De l'autre, le commentaire ne cesse d'accompagner en contrepoint la fiction, sous forme de discussion philosophique, de réflexions personnelles ou de contestation de la poésie, faisant écho à d'autres textes plus théoriques – tels ceux de *La Somme athéologique* (V et VI) – et poursuivant le dialogue avec eux. En généralisant cette observation à l'ensemble des écrits de Bataille, on constate que toute fiction bataillienne (récit ou roman) – tout comme le poème – reste liée au commentaire par le jeu des préfaces et des essais, dans le ressassement de thèmes obsédants, et que tout texte théorique demeure en retour lié à l'expérience vécue, se faisant lui aussi pratique vivante des idées que dramatisent les fictions.

Dans ces conditions, l'épreuve de l'impossible désigne et repousse simultanément les limites du discours en brouillant les pistes, faisant de la perte du sens (et du non-sens lui-même) un obstacle inévitable. L'écriture de Bataille ne peut se dissocier de l'expérience intérieure – expérience portée aux limites de la subjectivité dans le langage et vécue dans la transe de l'émotion – dans la confrontation virulente et tremblée entre l'intériorité supposée du sujet et une extériorité toujours indéfinissable. La lecture et la relecture de *L'Impossible* ne peuvent qu'accroître l'opacité d'une écriture où se perd toute interprétation, mais si le lecteur se trouve pris à cette intensité, il n'a pas d'autre issue que de s'engager plus avant et de s'y laisser prendre encore jusqu'à comprendre. Peu à peu, le dispositif topique du texte agit littéralement, et dans tous les sens, comme le dispositif formel de la scène

8 La théorie du texte s'est considérablement développée en France depuis les années soixante dix jusqu'aux dernières avancées de la linguistique textuelle.

au théâtre. A même l'écriture, la poétique du texte de *L'Impossible* démontre par le biais du récit, du jeu de l'énonciation⁹ et des tropes et figures du discours, ce que les écrits théoriques ne cessent de commenter et de mettre en formule à travers les thèmes de *La Somme athéologique*, ou d'autres textes encore comme *La Souveraineté* (VIII, 243–456). Pris dans ce mouvement incessant entre fiction et commentaire, le lecteur dégage insensiblement le lien qui unit les conceptions poétiques de Bataille et les thèmes de sa pensée. La poétique du texte et une notion du langage indissociable de la critique du discours, nous communiquent sa vision originale de la haine de la poésie et de la littérature dans le cadre de l'économie générale.¹⁰

La lecture de *L'Impossible* va nous guider dans le labyrinthe de l'œuvre de Georges Bataille. Et même, à travers les modulations du silence qui scandent son écriture, nous découvrons des indices d'une singulière *captatio benevolentiae* dans la pure tradition de l'adresse au lecteur. Cet appel indirect hante l'écrit bataillien pour une invocation au lecteur, nous provoquant à décrypter sa formule quelque peu sibylline: «Le tiers, le compagnon, le lecteur qui m'agit, c'est le discours» (V, 75). La densité aphoristique de cette expression rend plus énigmatique encore le sens dès l'abord obscur de ces quelques mots. Dans l'aventure du langage, la figure du lecteur associée à celle du compagnon ne peut évidemment nous surprendre, puisqu'il est possible de le concevoir comme cet interlocuteur rencontré sur le chemin, et avec lequel un échange aurait lieu. Pourtant, depuis l'espace impossible de la rencontre et du partage, le lecteur se trouve aussitôt séparé, mis à distance dans et par le discours qui fait de lui un étranger. Proche et lointain à la fois, le lecteur advient dès lors comme le tiers,¹¹ soit l'objet d'un discours dont il serait aussi le réceptacle. Brusquement rejeté à cette posture de *tiers* – à la fois exclu et *parlant* –, frappé d'altérité, le lecteur supporte l'étrange

9 D'après le linguiste Emile Benveniste (1970): «L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation» (1974, p. 80).

10 Bataille définit l'«économie générale» dans une note importante de *Méthode de méditation* (V, 215–216): voir plus loin notre chapitre 5 («Une éthique du sommet»).

11 La notion de «tiers-parlant» de Bakhtine engage à une réflexion linguistique sur la question du *tiers* (cf. Jean Peytard, *Mikhaïl Bakhtine, Dialogisme et analyse du discours*, Paris: Bertrand Lacoste, 1995, pp. 121–122).

appel d'un espace encore inconnu, en devenir. Interlocuteur privilégié, mais doublure impossible, le voilà qui par destin se dérobe pour répondre à sa condition de non-personne. De la deuxième à la troisième personne du discours, et dans le tour à tour modulé de la parole et du silence, le lecteur devient un pôle aux «déplacements infiniment possibles».¹²

L'adresse au lecteur prend ainsi sa consistance depuis le volume du discours désigné comme un espace à conquérir. Mais sachant à quelle critique radicale Bataille soumet la rationalité du discours, nous restons intrigués de l'adéquation établie entre lecteur et discours. Et, simultanément, nous le comprenons, lier le problème de la lecture à la critique du discours, c'est laisser le lecteur averti contre soi-même puisque le risque demeure égal pour le lecteur comme pour le discours de s'en tenir à la finitude des choses et de ne plus déjouer les fixations rationnelles du langage. Or, à travers cette adresse au lecteur, Bataille place en exergue de ses écrits qu'il existe dans l'ordre du discours une instance d'énonciation impossible dont participe le lecteur. Un impossible langagier dont la menace s'enracine en chaque singularité individuelle pour sceller la faille d'une inadéquation permanente. Le lecteur porte cette marque au dedans de soi-même au même titre que le discours.¹³

L'instant de la rencontre impossible avec le lecteur inscrit dans la langue une coupe semblable au partage des eaux, une incise invisible où se cristallise le vacillement d'une image qui attire et repousse à la fois. De l'écrivain au lecteur s'ouvre le vide abyssal de la relation à l'autre, et quand miroite le piège d'une identification sans distance, le lecteur est incité à rechercher la fusion par-delà l'horreur pressentie, au risque de rester prisonnier des effets mortifères que draine cette fascination. L'écriture de Bataille peut susciter de la sorte adhésion ou rejet violent, et se voir assimilée, si la perspective demeurerait mimétique, à un effet de substance irrationnel qui méduse toute tentative critique. Cependant, même si la communication qui s'instaure

12 Barthes (1962): «Littérature et discontinu», in *Essais critiques*, Paris: Seuil, 1964, pp. 185-186. Repris in *Ceuvres complètes*, tome II, Paris: Seuil, 2002, pp. 439-440.

13 Héritière d'une longue tradition philosophique, la notion de discours reste complexe à cerner sur le plan de la théorie linguistique. Dans notre étude, son interprétation renvoie toujours au contexte de ses emplois.

entre critique et écrivain participe d'une expérience commune de l'intériorité subjective, elle reste sans mesure ni rapport aucun avec la mobilité du pôle du lecteur.¹⁴ Livrée au mouvement de transit du langage, d'un pôle à l'autre du discours, cette dernière ne peut se défaire d'une radicale étrangeté. Le lecteur ne saurait être le même que le critique dans la mesure où la dimension intermédiaire de la critique se nourrit d'un état de malaise qui dramatise la solitude du lecteur. Également séparé de l'écrivain et du critique, le lecteur est appelé à franchir l'abîme de cette séparation pour déjouer le piège de la fascination et inscrire la possibilité même de la parole. Afin de recouvrer sa mobilité, il doit affronter le moment d'un *saut* et franchir l'espace de désolation qui le sépare, tant la tension du départ demeure nécessaire au jeu de la raison et du désir parmi les autres. Le lecteur deviendra alors son propre découvreur, se laissant sourdre lui-même comme une fiction à la source du jaillissement qui l'investit des potentielles vertus enfouies dans le langage. Désormais, il suivra le cours de sa propre errance pour mieux s'en extraire, armé contre le paradoxe de sa condition dans l'infinitude du langage. Cette voie lui délivre le don extralucide d'une voyance de non-dupe experte à se dégager des limites du discours. Ainsi, à travers l'abîme transférentiel qui isole le lecteur, la dimension critique de l'écriture permet-elle de suivre, à même l'écriture du texte, une stratégie complexe de jeux de passage. La poétique de Georges Bataille s'élabore dans ce mouvement de l'écriture qui favorise une ouverture réciproque du discours et du pôle du lecteur pour faire advenir le monde.

L'écriture de Bataille déplace en effet couche après couche la masse glauque d'un passif lentement accumulé dans nos cultures. Afin de trancher dans l'orbe séculaire de nos assurances narcissiques, elle nous fraye un chemin à travers les faux-fuyants et les fantasmes invoqués, d'autant plus lentement qu'elle soulève la lourde chape de nos imaginaires. De la subjectivité (humaine) à l'objectivation de *quelque chose* d'effrayant à voir ou d'impossible à dire, le trajet exige de l'écrivain qu'il sache tracer une géodésie infernale mais précise. Quand le rideau se lève, sous le voile ou derrière les

14 Barthes analyse dans *Critique et vérité* (Paris: Seuil, 1966, pp. 45-79) les relations entre écrivain, critique et lecteur (repris in *O.C.*, t. II, 2002, pp. 781-801).

masques un à un retirés, la présence muette et obstinée du corps apparaît, massive substance où la mémoire se grave à sa propre matière. Il s'agit bien d'atteindre le lecteur au corps... à force de répéter le geste qui dénude. Et d'assurer par là le devenir d'un ordre de l'intime sans intimidation. Comment exprimer le plus radicalement inhumain en l'homme, à travers la relation à un autre être humain, sans pour autant se réduire à l'animalité la plus nue? La relation au lecteur que suscite son écriture inclut nécessairement cette question abrupte sans cesse posée à partir de l'amour. Le moindre ressac du plaisir s'accompagnerait de nausée, la répulsion doublerait sans médiation tout mouvement d'attrait. Pour maintenir le principe de plaisir, envers et contre son au-delà de pulsion de mort, ne faut-il pas restituer l'ordre d'une pulsion vitale, au plus près de la mort et de la jouissance, tout en exorcisant la fascination de la destruction pour qu'étincellent les mille couleurs et paysages d'un imaginaire lourd d'humanité? Dans le voisinage scandaleux de la tendresse et de l'horreur, *ce qui est* (et qui se profère dans le cri de: *Impossible, pourtant là!*) pourra se dire sur un mode cathartique qui réassure la fonction de communication à l'encontre de toute forme de pathos. Quiconque se heurterait à la lecture impossible du texte de Bataille ne pourrait alors qu'en mesurer aussitôt l'envers, indissociable des ressources du langage et de l'invention d'une poétique du réel, dans une relation tout autre au moi, au monde, à l'autre.